

## J. Miot. « La presse écrite est irremplaçable »

31 octobre - Ancien président de l'Agence France Presse, ancien président du syndicat de la presse quotidienne nationale et de la Fédération nationale de la presse française, Jean Miot publie « La passion de la presse » (Editions du Rocher).



**Au moment où s'ouvrent les États généraux de la presse, il éclaire les enjeux d'une profession en difficulté et explore les moyens de redonner toute sa place à l'écrit.**

**Comment vous est venue l'idée de ce livre ?** Cela remonte au 22 novembre 2007. Ce matin là,

en écoutant la revue de presse à la radio, j'ai appris qu'une fraction minoritaire du syndicat du livre avait empêché la distribution des quotidiens. Leur contenu, saisi sur internet, était pourtant analysé dans les revues de presse. C'était en quelque sorte la naissance du journal en ligne. J'ai pensé que nos grands ancêtres, Théophraste Renaudot et Emile de Girardin, avaient dû se retourner dans leur tombe.

**Votre livre est-il une histoire de la presse ?** C'est plutôt un état des lieux agrémenté de nombreuses anecdotes. Je dirais plutôt qu'il s'agit des histoires de la presse.

**La presse est-elle en crise ?** Il faut nuancer. Il n'y a pas de crise des magazines. Nous sommes, au contraire, le numéro un mondial pour ce type de publications. Nous sommes, en revanche, au 29<sup>ème</sup> rang mondial pour les quotidiens, loin derrière le Japon et la plupart de nos voisins.

**Comment expliquez-vous les difficultés de la presse ?** A mon sens, il y a quatre causes. Les patrons de presse sont responsables parce qu'ils ont oublié que le premier marché d'un journal, ce sont d'abord ses lecteurs et non pas la publicité. Le syndicat du livre CGT est un frein à la modernisation de la profession.

C'est largement de sa faute si le journal coûte plus cher à fabriquer et à distribuer en France que chez nos voisins. Les journalistes ont aussi leur part de responsabilité parce que beaucoup d'entre eux se préoccupent peu de leurs lecteurs. Ils sont par ailleurs souvent frappés de la maladie du panurgisme de la pensée unique.

Enfin, la crise de la presse était en germe au lendemain de la guerre. Le péché originel remonte à la Libération, quand la presse a été tondue et spoliée en une nuit. De nouveaux propriétaires se sont installés comme des coucous en lieu et place des anciens propriétaires. De cette époque date la sous-capitalisation des journaux et leur absence de fonds propres.

**La lecture de la presse ne devrait-elle pas s'apprendre à l'école ?** Il faut, bien entendu, apprendre à nos enfants à lire la presse. La lecture des journaux devrait être la base des programmes d'instruction civique. Je rappelle que l'âge d'or de la presse a duré de 1900 à 1914. C'était au lendemain des grandes lois de Jules Ferry sur l'école. L'apprentissage d'une lecture évidemment pluraliste des journaux permettrait, sans conteste, d'élargir à terme le lectorat de la presse écrite française.

**Les États généraux de la presse décidés par Nicolas Sarkozy sont-ils une bonne idée ?** C'est une excellente idée. Je regrette simplement que la profession n'en ait pas pris l'initiative elle-même.

**Que faut-il faire pour améliorer la situation de la presse française ?** Il faut, en priorité, revoir les procédures de distribution. La presse doit être disponible partout, et pas seulement dans les kiosques et les maisons de la presse. La presse doit, par ailleurs, s'adapter. Pierre Lazareff disait : « Jusqu'à présent, quand il y avait un événement, on descendait dans la rue pour le lire ; désormais, on rentre chez soi pour le voir. »

La radio et la télévision, hier, le web aujourd'hui, modifient le rapport à l'information. Il n'en reste pas moins que l'on a besoin, au-delà de l'immédiateté, de commentaires et d'analyses. Et, sur ce plan, la presse écrite est irremplaçable. (\*) Editions du Rocher

Propos recueillis par Philippe Reinhard Le Télégramme-Brest,